

« C'est ainsi que l'histoire fait bouillir son chaudron de sorcière »¹.

Karl Marx et la Commune de Paris de 1871

« Le vieux monde se tordit dans des convulsions de rage à la vue du drapeau rouge, symbole de la République du travail, flottant sur l'Hôtel de Ville »². Cette phrase semble illustrer la radicale nouveauté que constitue pour Marx, dans l'histoire universelle, l'irruption sur la scène de la Commune, premier gouvernement de la classe ouvrière. Engels résume cela d'une phrase dans l'introduction à l'édition de 1891 : « C'était la dictature du prolétariat »³. La Commune serait donc la première réalisation du socialisme, réalisation partielle et de courte durée certes, mais posant un jalon dans l'histoire du mouvement ouvrier.

Il ne peut s'agir ici de résumer, même à grands traits, l'histoire de la Commune de Paris⁴, dont on se bornera à rappeler qu'il s'agit d'un épisode révolutionnaire parisien – mais aussi provincial, ne l'oublions pas⁵ – qui, du 18 mars au 28 mai 1871, installe à l'Hôtel de Ville un pouvoir de tendance socialiste soutenu principalement par l'artisanat et le prolétariat de la capitale. Si son action sur le plan intérieur permet la mise en place de mesures législatives d'une grande portée – séparation des Églises et de l'État, élection et révocabilité des fonctionnaires, mesures sociales –, son existence est surtout marquée par la guerre civile qui l'oppose à l'Assemblée Nationale à majorité monarchiste élue le 8 février 1871 et qui siège à Versailles. Ce conflit s'achève par le massacre de la Semaine Sanglante, du 21 au 28

¹ Lettre de Marx à Kugelmann le 3 mars 1869 in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu. Textes et correspondances autour de la Commune*. Paris : La Fabrique, p. 216.

² *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 162.

³ *Introduction à l'édition de 1891* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 207.

⁴ Trois références parmi l'immense bibliographie disponible sur la question :

LISSAGARAY, Prosper-Olivier. *Histoire de la Commune de 1871*. Paris : La Découverte, 2000 [1876]. 521 p. Cet ouvrage rédigé par un acteur de la Commune est à la fois la première tentative de récit historique de l'événement et une magistrale fresque engagée de ce qu'ont été ces deux mois de révolution à Paris.

ROUGERIE, Jacques. *Paris libre, 1871*. Paris : Seuil, 2004 [1971]. XII-289 p. Jusqu'à aujourd'hui le meilleur spécialiste de la Commune, cet historien est l'auteur de nombreux ouvrages sur la question, et notamment d'un « Que sais-je » toujours réédité.

TOMBS, Robert. *La guerre contre Paris, 1871*. Paris : Aubier, 1997. 380 p. Traduction française d'une thèse de 1981, cet ouvrage se penche sur l'armée de Versailles et tente de comprendre, dans une perspective révisionniste tout à fait intéressante, les raisons et les conditions de possibilité de la Semaine Sanglante.

⁵ GAILLARD, Jeanne. *Communes de province, Commune de Paris, 1870-1871*. Paris : Gallimard, 1971. 189 p.

mai, au cours de laquelle les troupes de l'Assemblée, menées par Mac-Mahon, procède à plusieurs milliers d'exécutions sommaires⁶ et à environ quarante mille arrestations.

Plus intéressant pour notre propos, on peut inscrire l'épisode de la Commune dans un double contexte qui permet d'établir le lien avec Marx. Tout d'abord, *La guerre civile en France*, œuvre majeure de Marx sur l'épisode, vient clore une série d'œuvres qui analysent à chaud les transformations de la France, après *Les luttes de classe en France* et *Le Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte*, qui se penchaient sur la Seconde République et sur le coup d'État du 2 décembre 1851. L'intérêt particulier de Marx pour la France s'explique par un faisceau de raisons qu'il est impossible de détailler ici, mais qui réside notamment dans une fascination presque entomologique pour le régime impérial de Napoléon III et pour ce qui l'a rendu possible. Rappelons que la marche à l'Empire est le thème central du *Dix-Huit Brumaire* et qu'on en distingue déjà les prémices dans *Les Luttes de classes en France*. Marx y revient dans *La guerre civile en France* et souligne : « *Le régime impérial est la forme la plus prostituée et en même temps la forme ultime de ce pouvoir d'État [qui asservit le travail au capital]. [...] L'antithèse directe de l'Empire fut la Commune* »⁷. Au fond, pour Marx, l'enjeu est de comprendre la place de l'État dans un système capitaliste, mais nous aurons l'occasion d'y revenir.

La seconde voie d'entrée dans les rapports entre Marx et la Commune a été beaucoup moins explorée. Elle consiste à replacer la Commune dans un contexte général de tournant révolutionnaire en Europe et en Amérique – suites de la Guerre de Sécession⁸, Première guerre d'indépendance cubaine, Sexennat démocratique en Espagne, unifications italienne et allemande etc. – et d'essor d'un mouvement ouvrier puissant. Cet essor du mouvement ouvrier est en partie lié à l'apparition en 1864 de l'Association Internationale des Travailleurs et à son développement dans les années suivantes. Or, la Commune a bien à voir avec ce contexte et avec l'Internationale, pour de multiples raisons. Pas de complot de l'AIT pour susciter la Commune, comme l'avaient postulé les autorités européennes au lendemain de la

⁶ Alors que Camille Pelletan en dénombrait trente mille en 1880, Jacques Rougerie estime qu'il y en a dix à vingt mille, voire plus, et le Britannique Robert Tombs, dans une étude de 2011, ramène le chiffre à six ou sept mille.

⁷ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 154.

⁸ Voir par exemple l'introduction de Robin Blackburn à MARX, Karl et LINCOLN, Abraham. *Une révolution inachevée. Sécession, guerre civile, esclavage et émancipation aux Etats-Unis*. Paris : Syllepse, 2012. 287 p.

Semaine Sanglante, mais des liens polymorphes⁹ qui s'incarnent en partie en Marx, membre éminent de l'Association et chef de file du courant socialiste face au courant anarchiste de Bakounine.

C'est, en partie, par ce biais que je souhaiterais aborder la question des rapports de Marx et de la Commune. Plus largement, mon objectif est de décentrer la focale et de prendre du recul face à l'irrésistible tentation de se concentrer sur la seule *Guerre civile en France*. Il est évident qu'en termes d'histoire, de philosophie et même d'analyse politique, l'importance de ce texte dans le corpus de Marx concernant la Commune est massive, évidente et incontestable. J'y puiserai d'ailleurs des matériaux en abondance. Pour autant, je pense que la critique marxienne s'est penchée presque exclusivement sur ce texte, au détriment de nombreux autres dont il sera question plus loin. Par ailleurs, elle s'est penchée dans ce texte sur des questions essentielles – question de l'État, de la transformation sociale, de la démocratie¹⁰ – en passant plus rapidement sur des aspects du texte dont la portée philosophique est moindre, certes, mais dont l'intérêt historique n'est pas mince. L'objectif de cet exposé est donc de tenter de prendre en compte un corpus beaucoup plus vaste.

Les vicissitudes de l'édition en français des textes mineurs de Marx font que leur identification et leur rassemblement s'apparente à une véritable chasse au trésor dont on ressort sans pouvoir être sûr d'avoir tout identifié. Concernant Marx et la Commune, de quoi disposons-nous donc ? Tout d'abord, nous avons *La guerre civile en France*, adresse du Conseil Général de l'AIT à toutes les sections de l'Association le 31 mai 1871. Ce texte rédigé par Marx tente une analyse globale de la Commune dont l'écrasement définitif remonte à trois jours. On comprend qu'Engels commence son introduction à l'édition de 1891 en soulignant le « *don merveilleux dont [Marx] a fait pour la première fois la preuve dans Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte, et qui lui permet de saisir clairement le caractère, la portée et les conséquences nécessaires des grands événements historiques, au moment même où ces événements se produisent encore sous nos yeux ou achèvent à peine de se dérouler* »¹¹. Quelques lignes avant, Engels explique qu'il a joint à cette adresse les deux adresses de l'AIT qui la précèdent et qui concernent la guerre franco-prussienne ; rédigées également par Marx, elles sont selon lui indispensables à la compréhension de la *Guerre civile en France*. Ces trois

⁹ On renverra sur ce point au recueil d'articles de CORDILLOT, Michel. *Aux origines du socialisme moderne: la Première Internationale, la Commune de Paris, l'Exil. Recherches et travaux*. Paris : Éditions de l'Atelier, 2010. 252 p.

¹⁰ Voir par exemple « La Commune de Paris comme invention démocratique » in GARO, Isabelle. *Marx et l'invention historique*. Paris : Syllepse, 2012. p. 77-86.

¹¹ *Introduction à l'édition de 1891* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 190.

adresses forment, avec l'introduction d'Engels à l'édition de 1891 – précieuse car elle revient sur l'ouvrage vingt ans après – le corpus de base sur Marx et la Commune. C'est notamment celui qu'on retrouve dans l'édition des Éditions Sociales en 1952¹². Cette édition comporte aussi un certain nombre de lettres de Marx et Engels en lien avec la Commune. La nouvelle édition des Adresses de Marx à La Fabrique en 2008 propose un corpus épistolaire bien plus vaste, puisqu'on compte des dizaines de lettres¹³. Cela ne suffit pourtant pas à rassembler toutes les lettres en rapport avec la Commune. Il faut alors se tourner vers un recueil de cette correspondance paru dans les années 1970 chez 10/18¹⁴. On supposera par commodité qu'il est complet, ou tout au moins qu'il rassemble toute la correspondance traduite en français. Quelques pièces éparses nous intéressent encore. Tout d'abord, un rapport du Conseil général de l'AIT au congrès de La Haye (1872), dans lequel Marx analyse la persécution dont est victime l'Internationale de la part des gouvernements européens depuis la Commune¹⁵. Enfin, deux interviews de Marx à un journal anglais et à un journal américain dans les mois qui suivent la Commune et dans lesquelles il reprend ses analyses et répond aux questions sur les liens entre Internationale et Commune. Ces deux interviews ont été publiées par Maximilien Rubel dans *Le Mouvement Social* en 1962¹⁶. Elles me semblent particulièrement à même de nuancer un certain nombre de déductions un peu rapides qu'on pourrait faire de la seule lecture de *La guerre civile en France*.

C'est à partir de ce corpus que je tenterai d'examiner en quoi la Commune constitue une rupture historique majeure pour Marx. Cette problématique assez générale appelle à être déclinée selon plusieurs modalités. D'abord, il s'agit d'étudier la Commune dans le contexte d'un processus de transformation qui affecte toute l'Europe, et dans lequel l'insurrection parisienne joue un rôle de catalyseur. Ensuite, peut-être plus classiquement, nous examinerons en quoi la Commune oblige Marx à repenser sa théorie de l'histoire et de la révolution sur plusieurs points en même temps que cette première expérience de la classe ouvrière au pouvoir lui permet de vérifier plusieurs éléments. Enfin, la Commune marque un véritable tournant dans l'histoire du mouvement ouvrier et dans ses rapports de force internes, le poids de Marx se renforçant alors considérablement.

¹² MARX, Karl. *La Guerre civile en France, 1871. Avec une introduction de Friedrich Engels et des lettres de Marx et d'Engels sur la Commune de Paris*. Paris : Éditions Sociales, 1952. 96 p.

¹³ MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.*

¹⁴ MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *La Commune de 1871 : lettres et déclarations, pour la plupart inédites*. Paris : Union générale d'éditions, 1971. 320 p.

¹⁵ MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Marx, Engels et la Troisième République. 1871-1895*. Paris : Éditions Sociales, 1984. 364 p.

¹⁶ RUBEL, Maximilien. « Deux interviews de Marx sur la Commune » in *Le Mouvement Social*, n°38, 1962. p. 7-27.

I. De la guerre nationale à la guerre civile ou la dernière trahison de la bourgeoisie

1. La guerre franco-prussienne à l'étude

Dans une lettre à Marx le 20 novembre 1868, Engels note : « *les Parisiens n'ont pas la moindre chance de succès s'ils déclenchent la révolution maintenant* »¹⁷. Il ajoute qu'il faudrait au minimum que l'armée se désolidarise du pouvoir impérial qui est certes en train de se déliter mais qui restera fort tant que son lien avec l'armée ne sera pas brisé. Autant dire que la guerre franco-prussienne est dès lors scrutée avec attention par Marx et Engels et illustre la complexité de leur pensée sur la diplomatie et sur les rapports entre guerre et révolution.

La guerre franco-prussienne fait l'objet de deux adresses de l'AIT rédigées par Marx, la première du 23 juillet et la seconde du 9 septembre 1870, soit juste après le déclenchement de la guerre et après l'effondrement de l'Empire à Sedan le 2 septembre et la proclamation de la République. Trois lignes de lecture principales se dégagent.

La guerre est, du moins dans la première adresse, une bonne chose. Et ce pour deux raisons. D'abord, elle conduit à la fin du régime bonapartiste, que Marx et Engels attendaient pour créer une situation révolutionnaire en France. En ce sens, la proclamation de la République est saluée parce que, comme Marx l'a déjà montré vingt ans plus tôt, la République est nécessaire en France à l'avènement de la Révolution puisqu'elle représente l'expression étatique parfaite de la domination de classe bourgeoise, donc l'exacerbation maximale des antagonismes de classes. Et en même temps, dans un paradoxe qui est tenu, parce que la République ouvre un champ des possibles qui n'existe pas en régime monarchique.

La seconde raison qui conduit Marx et Engels à accueillir avec une relative satisfaction l'éclatement de la guerre, c'est que celle-ci doit permettre l'unification allemande. On se trouve ici à la croisée de plusieurs éléments de la pensée marxienne. Resurgit un vieux sentiment favorable aux nationalités depuis 1848 qui ne s'exprime jamais très clairement dans les textes – on peut penser au texte d'Engels en 1848 célébrant le soulèvement manqué de Cracovie en 1846 – mais qui s'articule toujours avec une perspective de lutte des classes. C'est le second élément avancé *mezzo voce* par Marx et exprimé plus clairement dans une

¹⁷ Lettre d'Engels à Marx le 20 novembre 1868 in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 214.

lettre à Engels le 20 juillet : « *Si les Prussiens gagnent, la centralisation du pouvoir d'État sera utile à la classe ouvrière allemande* »¹⁸. La guerre franco-prussienne est donc à l'origine de perspectives révolutionnaires dans les deux pays, dans l'un par l'effondrement du régime bonapartiste, dans l'autre par la centralisation annoncée, consécutive de l'unification du pays.

Il y a pourtant une troisième raison pour laquelle Marx et Engels se réjouissent dans un premier temps de cette guerre, raison moins avouable mais tout aussi intéressante. La victoire prussienne qui se décide permettra aux Allemands – comprendre aux marxistes – de prendre une ascendance décisive au sein du mouvement ouvrier face aux Français – comprendre aux proudhonistes. Par ailleurs, elle clouera le bec à des Français que Marx juge bien trop chauvins et obsédés par le souvenir de 89. Les enjeux de domination au sein de l'Internationale ne sont donc pas absents et on peut citer la suite de la lettre du 20 juillet :

« *Les Français ont besoin de recevoir une volée. [...] Si l'Allemagne l'emporte, le centre de gravité du mouvement ouvrier européen se déplacera de France en Allemagne, et il suffit de comparer le mouvement dans les deux pays de 1866 à nos jours pour voir que, du point de vue de la théorie et de l'organisation, la classe ouvrière allemande est supérieure à la française.* »¹⁹

Les deux autres lignes de lecture du conflit franco-prussien sont plus classiques, et exprimées beaucoup plus clairement dans les deux adresses. Le conflit n'est légitime du côté prussien que pour autant qu'il se limite à une guerre de défense contre un Second Empire inéluctablement poussé aux tentatives d'expansion (première adresse). Dès l'instant où la guerre de défense devient guerre de conquête, qui plus est contre la république française et non plus contre l'Empire, dès l'instant où la guerre dynastique se transforme en une guerre contre le peuple, dès l'instant où la Prusse, se fondant sur d'absurdes arguments, décide d'annexer l'Alsace et la Moselle (« *N'est-ce pas une absurdité et un anachronisme de faire de considérations militaires le principe suivant lequel les frontières des nations doivent être fixées ?* »²⁰), plus rien ne justifie cette guerre.

C'est alors la troisième ligne de lecture, la plus intéressante dans la perspective de la Commune, qui doit prévaloir avec l'union internationale du prolétariat, et principalement l'union franco-allemande. Le prolétariat français doit résister au souvenir de 1792 et fraterniser avec ses homologues d'outre-Rhin, tandis que le prolétariat allemand doit

¹⁸ Lettre de Marx à Engels le 20 juillet 1870 in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 218.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Seconde adresse du Conseil général sur la guerre franco-allemande* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 119.

s'opposer de toutes ses forces et de toute son énergie à la guerre de conquête et à l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Il faut bien comprendre que pour Marx et Engels, la situation en cours est pleine de potentialités révolutionnaires parce que guerre et révolution sont étroitement mêlées et parce que la guerre ouvre le champ des possibles et donc de la possible transformation de la société. Cette prédiction se réalise d'ailleurs dans l'éclatement de la Commune le 18 mars. Le sens de la guerre franco-prussienne n'est pourtant alors plus le même.

2. *La trahison de la bourgeoisie française*

Cette guerre nationale, qui dégénère immédiatement ensuite en guerre civile, comment l'expliquer ? Cette interrogation n'est ni anodine ni sans importance dans la réflexion de Marx. Bien sûr, la guerre franco-prussienne et l'avènement de la République ouvrent des perspectives au mouvement ouvrier français. Mais pas dans l'immédiat comme il le dit dès le mois de septembre : « *La classe ouvrière française se trouve donc placée dans des circonstances extrêmement difficiles. Toute tentative de renverser le nouveau gouvernement, quand l'ennemi frappe presque aux portes de Paris, serait une folie désespérée* »²¹. Six mois de guerre plus tard, et trois mois de siège en plein hiver pour Paris, un mouvement révolutionnaire déclenché par des ouvriers exsangues dans un pays battu par la Prusse a quelque chose d'incompréhensible. À moins qu'il ne s'agisse d'un mouvement révolutionnaire par réaction, à moins que la classe ouvrière ait été acculée, à moins qu'elle n'ait pas eu le choix.

Les premières pages de la *Guerre civile en France* sont donc consacrées à l'explication de ce mystère. Pour expliquer la Commune, il faut expliquer la défaite. Pour expliquer la défaite, il faut expliquer l'attitude de ceux qui ont dirigé la République en guerre. Selon Marx, les bourgeois qui ont pris le pouvoir le 4 septembre se sont trouvés face à un dilemme : armer le prolétariat pour battre la Prusse et ouvrir la voie à la révolution ou accepter la défaite et l'encourager au nom de la préservation de la bourgeoisie. Le lien est étroit là encore entre guerre, révolution et lutte de classes (un autre nom pour la guerre civile?). La conclusion de Marx laisse bien peu de doutes : « *Dans ce conflit entre le devoir*

²¹ *Seconde adresse du Conseil général sur la guerre franco-allemande* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 125.

national et l'intérêt de classe, le gouvernement de la Défense nationale n'hésita pas un instant : il se transforma en un gouvernement de la Défection nationale »²².

La bourgeoisie a trahi sa patrie au nom de sa classe. Le gouvernement a tout fait pour provoquer la défaite face à la Prusse. Marx consacre de nombreuses pages au récit des mensonges et des manœuvres occultes du gouvernement. La principale forfaiture de la bourgeoisie dans ce conflit est sans doute d'avoir accepté la capitulation fin janvier d'un Paris dont les prolétaires tenaient bon face au siège prussien depuis des mois. « *Mettant un véritable héroïsme à s'avilir jusqu'au bout, le gouvernement de la Défense nationale apparut dans la capitulation de Paris comme le gouvernement de la France par la permission de Bismarck, rôle si vil, que Louis Bonaparte lui-même, à Sedan, s'y était refusé avec horreur* »²³. Le gouvernement n'est alors plus que le fondé de pouvoir de Bismarck en France, il a perdu tout caractère national et n'est plus qu'un autre gouvernement usurpateur.

Il faut s'arrêter avant de poursuivre l'analyse sur cette trahison de la bourgeoisie française dans la guerre franco-prussienne. Dans la littérature favorable à la Commune de l'époque, c'est une constante du discours. L'œuvre de Lissagaray, dont Jean Maitron souligne dans l'avant-propos à l'édition chez la Découverte le sérieux et le caractère documenté, en fait une ligne majeure de son propos jusqu'à l'éclatement de la Commune. Qu'on juge dans ces extraits de la proximité de sa lecture et de celle de Marx :

« Leur but est de traiter. Depuis les premières défaites, ils n'en ont pas d'autre. Les revers qui exaltaient leurs pères avaient mis les hommes de la Gauche au ras des députés impériaux. Devenus Gouvernement, ils battent la même chamade, expédient M. Thiers quêter la paix par toute l'Europe, et Jules Favre à Bismarck. Quand tout Paris leur crie : "Défendez-nous, chassons l'ennemi", ils applaudissent, acceptent, et tout bas ils disent : "Tu vas traiter". Il n'y a pas dans l'histoire de trahison plus haute. Les hommes du 4 Septembre ont-ils, oui ou non, détourné le mandat qu'ils avaient reçu ? "Oui", sera le verdict des siècles »²⁴

« La première mesure qu'il [le Gouvernement] prit fut d'envoyer Thiers en tournée par toutes les cours d'Europe pour y implorer médiation, moyennant le troc de la république contre un roi. Quatre mois après le début du siège, [...] on crut venu le moment opportun de lâcher pour la première fois le mot de capitulation [...].

²² *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 127.

²³ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 129.

²⁴ LISSAGARAY, Prosper-Olivier. *Histoire de la Commune... op. cit.* p. 63.

Ainsi, au soir même de la proclamation de la république, le « plan » de Trochu, ses collègues le savaient, c'était la capitulation de Paris. Si la défense nationale avait été quelque chose de plus qu'un prétexte pour le gouvernement personnel de Thiers, Favre et Ciel les parvenus du 4 septembre auraient abdiqué le 5, ils auraient mis le peuple de Paris au courant du « plan » de Trochu ; ils l'auraient mis en demeure de se rendre sur l'heure, ou de prendre en main son propre sort. Mais au lieu de cela, les infâmes imposteurs résolurent de guérir la folie héroïque des Parisiens : on leur ferait subir un régime de famine, on leur ferait casser la tête et on les bernerait entre-temps par des manifestes tapageurs. »²⁵

Marx dit très clairement que la bourgeoisie française a fait le choix de la guerre civile contre le prolétariat français plutôt que la guerre nationale contre la bourgeoisie prussienne. C'est donc elle qui déclenche la Commune, on se souvient de l'affaire des canons de la garde nationale rassemblés à Montmartre et de la tentative tragi-comique de Thiers de venir les récupérer sous le prétexte fallacieux qu'ils étaient propriété de l'État. Dans le même temps qu'il y voit la forme ultime de l'avalissement de cette classe – et à ce titre les portraits des membres du Gouvernement qu'il peint sont des morceaux de bravoure –, Marx fait de cette situation une lecture extrêmement avisée des rapports entre guerre nationale, guerre civile et révolution.

3. Guerre nationale, guerre civile, révolution

En 1991, Claudio Pavone, historien italien, écrit un ouvrage dont l'importance ne s'est pas démentie depuis vingt ans. Dans *Una guerra civile. Saggio storico sulla moralità nella resistenza*²⁶, Pavone entreprend d'étudier la période de la Résistance en Italie, pendant les deux années que dure la République de Salò (1943-1945). Il observe alors un lien quasi indissoluble entre trois catégories historiques qu'on avait jusque-là abordées séparément, ou ensemble de manière ponctuelle : guerre nationale (ou extérieure), guerre civile et lutte des classes (ou révolution). Quel que soit l'élément qui se manifeste en premier, les deux autres suivent invariablement, à condition que la guerre nationale soit appropriée par les individus et non imposée d'en haut. Or, non seulement cette clé de lecture fonctionne parfaitement bien

²⁵ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 127-128.

²⁶ PAVONE Claudio. *Una guerra civile. Saggio storico sulla moralità nella resistenza*. Torino : Bollati Boringhieri, 1991. XIV-825 p.

pour expliquer la Commune, mais Marx entrevoit déjà les liens qui existent entre ces trois catégories.

La guerre franco-prussienne ouvre pour la classe ouvrière française le champ des possibles révolutionnaires, c'est-à-dire la possibilité en France d'un conflit de classe. En conséquence, la classe dont les intérêts sont les plus conformes à ceux de l'envahisseur, en l'occurrence la bourgeoisie, choisit l'alliance tacite avec l'ennemi de l'extérieur, le Prussien, plutôt que de laisser le champ libre à son adversaire politique/social à l'intérieur, le prolétariat. La guerre civile est alors inévitable, puisque la bourgeoisie doit écraser le prolétariat pour espérer survivre, tout comme l'est la révolution, puisque le prolétariat n'a dès lors plus aucune question de tactique à se poser, sa survie est en jeu et sa survie passe par l'enclenchement du processus révolutionnaire.

Marx saisit par ailleurs la place tout à fait particulière qu'occupe dans ces problématiques la question de la nation. Quoiqu'internationaliste, Marx développe une pensée de la nation assez poussée dans la *Guerre civile en France*. Selon lui, dès l'instant où la bourgeoisie fait le choix du Prussien, elle s'avilit et perd tout caractère national. En trahissant, elle devient l'ennemi, et cet ennemi n'est pas distinct du Prussien. La nation reste incarnée dans le prolétariat qui représente l'élan patriotique face à l'invasion de la Prusse. Marx y insiste lorsqu'il examine comment Versailles est parvenu à couper de Paris une province dont l'intérêt se situait dans une alliance avec la Commune. Il réunit en quelques phrases le caractère anti-prussien, anti-versaillais et révolutionnaire de la Commune, et évoque même sa vocation universelle : « *Si la Commune était donc la représentation véritable de tous les éléments sains de la société française, et par suite le véritable gouvernement national, elle était en même temps un gouvernement ouvrier, et, à ce titre, en sa qualité de champion audacieux de l'émancipation du travail, internationale au plein sens du terme* »²⁷.

Marx va plus loin. Nous avons vu jusqu'ici comment et pourquoi la Commune naît selon Marx, et comment c'est par la trahison de la bourgeoisie qu'elle devient révolution possible et même obligée. Pour autant, elle ne serait qu'un épisode révolutionnaire de plus si elle n'était pas l'occasion d'un dévoilement dans l'histoire du monde. Or, parce que le monde en est arrivé à un stade de développement qui rend ces éléments visibles à tous, il apparaît clair après la Commune qu'une guerre nationale est en fait toujours une diversion ourdie par les classes possédantes pour éloigner tout risque de révolution et cliver le prolétariat selon sa nationalité pour éviter que ne se produise son union telle qu'elle a commencé avec l'AIT :

²⁷ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 165.

« *Qu'après la plus terrible guerre des temps modernes, le vaincu et le vainqueur fraternisent pour massacrer en commun le prolétariat, cet événement inouï prouve, non pas comme Bismarck le pense, l'écrasement définitif d'une nouvelle société montante, mais la désagrégation complète de la vieille société bourgeoise. Le plus haut effort d'héroïsme dont la vieille société soit encore capable est une guerre nationale ; et il est maintenant prouvé qu'elle est une pure mystification des gouvernements, destinée à retarder la lutte des classes, et on se débarrasse de cette mystification, aussitôt que cette lutte de classes éclate en guerre civile. La domination de classe ne peut plus se cacher sous un uniforme national, les gouvernements nationaux ne font qu'un contre le prolétariat !* »²⁸

À la trahison internationale de la bourgeoisie envers le peuple doit donc répondre l'union internationale du prolétariat, et c'est cela que révèle, dans le chaudron de la sorcière, le double épisode guerre franco-prussienne / Commune. Ainsi, dès sa naissance, la Commune se présente comme un modèle radicalement nouveau, une rupture dans l'histoire du monde capitaliste, puisque pour la première fois le prolétariat réalise une révolution en son nom. Tout l'enjeu est donc d'examiner à présent comment Marx analyse les réalisations de la Commune et ce « *gouvernement de la classe ouvrière* »²⁹.

II. Penser la Commune, repenser la révolution

1. Gouvernement révolutionnaire, gouvernement en guerre

Marx affirme très clairement la dimension de lutte des classes que revêt l'émergence de la Commune de Paris : « *Son véritable secret, le voici : c'était essentiellement un gouvernement de la classe ouvrière, le résultat de la lutte de la classe des producteurs contre la classe des appropriateurs, la forme politique enfin trouvée qui permettait de réaliser l'émancipation économique du travail* »³⁰. La reprise d'une terminologie conforme à ses écrits théoriques indique que la Commune vient valider *a posteriori* les analyses de la lutte des classes que proposait Marx. La Commune est la forme politique favorable à la réalisation du renversement des rapports de production. En conséquence, on comprend pourquoi Engels la désigne dans l'introduction de 1891 comme la dictature du prolétariat en acte puisqu'il

²⁸ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 187.

²⁹ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 160.

³⁰ *Ibid.*

apparaît qu'elle est l'instrument de construction du socialisme. Le texte de la *Guerre civile en France* est saturé de références aux analyses marxistes relatives à la collectivisation des moyens de production comme garantie de l'émergence d'une véritable propriété individuelle et premier pas dans la construction du communisme.

Sur ce plan, Marx confirme donc ses analyses historiques générales et plus précisément certaines thèses qu'il avait développées à propos de la France dans ses ouvrages sur la Seconde République. On se souvient que dans les *Luttes de classes en France* surtout, Marx proposait un tableau social de la France bien plus complexe que la simple dichotomie prolétariat/bourgeoisie. Il soulignait notamment que le choix que faisaient la classe moyenne ou la paysannerie entre prolétariat et bourgeoisie était décisif pour faire pencher la balance du côté de la révolution ou de la contre-révolution. Par ailleurs, il rappelait qu'un mouvement révolutionnaire n'avait de chance de réussir qu'à partir du moment où le prolétariat était reconnu comme chef de file de ce mouvement et qu'il était rejoint par ces classes « intermédiaires ». Pendant la Seconde République, la première condition n'est jamais remplie.

En revanche, c'est le cas pendant la Commune, radicale nouveauté qui explique que Marx voie dans l'événement une rupture majeure³¹ : « *c'était la première révolution dans laquelle la classe ouvrière était ouvertement reconnue comme la seule qui fût encore capable d'initiative sociale, même par la grande masse de la classe moyenne de Paris - boutiquiers, commerçants, négociants - les riches capitalistes étant seuls exceptés* »³². Même les paysans sont sensibles au discours émancipateur de la Commune, ce pourquoi les « ruraux » (ces monarchistes élus lors des élections de février 1871 qui peuplent l'Assemblée de Versailles) se hâtent d'empêcher toute communication entre Paris et la province. Si les paysans ne viennent alors pas en aide à la Commune, la réaction ne peut plus compter sur eux comme en juin 1848 pour réprimer le mouvement. Une fois de plus, elle doit se coucher aux pieds de Bismarck pour que celui-ci accepte de lui renvoyer les troupes prisonnières depuis la guerre franco-prussienne et ivres de haine contre Paris³³.

³¹ Il reproche d'ailleurs à Kugelmann de ne pas le voir et de comparer la Commune à une manifestation organisée en 1849 par la Montagne dans une lettre du 17 avril 1871. Voir Lettre de Marx à Kugelmann, le 17 avril 1871 in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 255.

³² *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 162.

³³ On peut renvoyer à l'ouvrage déjà cité de Robert Tombs pour nuancer cette position et voir comment cette « haine » est en grande partie le résultat d'un endoctrinement au sein de l'armée de Versailles.

Et pourtant, dès le 6 avril, Marx écrit à Liebknecht « *Il semble que les Parisiens aient le dessous* »³⁴. Puis il précise ce qui fait selon lui les raisons de cet échec : « *C'est de leur faute, mais une faute qui provient en fait de leur trop grande honnêteté* »³⁵. On a retenu des erreurs de la Commune selon Marx et Engels la phrase de l'introduction à l'édition de 1891 dans laquelle Engels dénonce « *le saint respect avec lequel on s'arrêta devant les portes de la Banque de France* »³⁶, c'est-à-dire le refus des communards de s'emparer du trésor de la Banque de France, qui lui aurait donné un moyen de pression décisif contre la bourgeoisie.

Ce n'est pourtant pas cette critique que fait principalement Marx, que ce soit dans sa correspondance ou même dans la *Guerre civile en France*. Il semble d'ailleurs que, plus qu'un reproche, on ait chez Marx une prise de conscience. Il considère en effet que le tournant de la guerre civile a lieu dès fin mars quand la Commune refuse de marcher immédiatement sur un Versailles désorganisé et en proie à la panique, ce qui laisse à Thiers le temps de rassembler les troupes destinées à écraser Paris. Plus largement, Marx pense que le Comité Central de la Commune a fait preuve de trop de préventions et de scrupules vis-à-vis de ses ennemis, ce qui est tout à leur honneur mais qui les a conduits à leur perte. Car de l'autre côté de la barricade, c'est le règne de la violence et de la sauvagerie la plus bestiale. Les pages décrivant la Semaine Sanglante qui vient de se terminer font apparaître un Marx qui tente de ne pas s'en laisser compter mais qui s'aperçoit de la violence dont est capable la bourgeoisie si elle est menacée. Il note à un moment :

« *La civilisation et la justice de l'ordre bourgeois se montrent sous leur jour sinistre chaque fois que les esclaves de cet ordre se lèvent contre leurs maîtres. Alors, cette civilisation et cette justice se démasquent comme la sauvagerie sans masque et la vengeance sans loi. Chaque nouvelle crise dans la lutte de classe entre l'appropriateur et le producteur fait ressortir ce fait avec plus d'éclat. Les atrocités des bourgeois en juin 1848 elles-mêmes disparaissent devant l'indicible infamie de 1871. »*

Voilà une leçon qu'il convient de retenir de cette première expérience révolutionnaire ; ce n'est pas la seule.

2. Transformer l'État

³⁴ Lettre de Marx à Wilhelm Liebknecht le 6 avril 1871 in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 251.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Introduction à l'édition de 1891 in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 202.

« *La grande mesure sociale de la Commune, ce fut sa propre existence et son action* »³⁷ écrit Marx, avant de proposer une longue liste de mesures adoptées par la Commune en faveur du prolétariat. Pas de doute selon lui, la Commune visait, à terme, à renverser les rapports de domination économiques et sociaux par la modification des rapports de propriété. Inutile de trop s'arrêter sur ces éléments attendus par Marx, nous avons déjà souligné que la Commune venait apparemment confirmer ses thèses sur l'évolution de l'histoire dans leurs grandes lignes, même s'il précise très régulièrement que l'histoire n'est pas écrite et ne se fait pas en un jour :

« *La classe ouvrière n'espérait pas des miracles de la Commune. Elle n'a pas d'utopies toutes faites à introduire par décret du peuple. Elle sait que pour réaliser sa propre émancipation, et avec elle cette forme de vie plus haute à laquelle tend irrésistiblement la société actuelle en vertu de son propre développement économique, elle aura à passer par de longues luttes, par toute une série de processus historiques, qui transformeront complètement les circonstances elles-mêmes.* »³⁸

« *Il serait évidemment fort commode de faire l'histoire du monde, si l'on n'engageait le combat qu'avec des chances infailliblement favorables. Au demeurant elle serait de nature très mystique, si les « hasards » n'y jouaient aucun rôle. Ces hasards eux-mêmes font naturellement partie du cours général de l'évolution et se trouvent compensés par d'autres hasards. Or, l'accélération ou le ralentissement de l'évolution sont très dépendants de tels « hasards », parmi lesquels figure aussi le « hasard » du caractère des gens qui se trouvent d'abord à la tête du mouvement.* »³⁹

Mieux vaut dès lors observer ce qui, justement, ne « colle » pas, ce qui ne correspond pas à ce à quoi Marx s'attendait ou, pour le dire autrement, étudier ce que Marx propose comme analyses nouvelles du processus révolutionnaire à partir de son observation des faits pendant la Commune. Une question revient tout particulièrement et il est difficile de faire l'impasse dessus, c'est la question de l'État.

On se souvient que la question du régime et donc de la forme de l'État intéresse Marx depuis longtemps déjà, et notamment dans ses écrits sur la Seconde République, dans lesquels il analyse les différents types de régime que connaît la France entre 1848 et 1852. Cette réflexion se poursuit dans trois directions dans la *Guerre civile en France*. Il reprend d'abord

³⁷ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 166.

³⁸ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 161.

³⁹ Lettre de Marx à Kugelmann, le 17 avril 1871 in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 255.

strictement ses analyses sur le Second Empire en le présentant comme le seul régime possible alors que la bourgeoisie n'était plus capable de gouverner et que le prolétariat ne l'était pas encore. Il s'agit donc d'un régime transitoire et en même temps paroxystique : il n'y a plus vraiment de classe aux commandes mais en même temps, on n'a jamais vu régime plus soumis au capital et plus prompt à le servir au nom de ses propres intérêts. À cet égard, la Commune est une rupture capitale, qui vient en quelque sorte enfin réaliser Février 1848 et le rêve encore flou des insurgés de Juin :

« L'antithèse directe de l'Empire fut la Commune. Si le prolétariat de Paris avait fait la révolution de Février au cri de « Vive la République sociale », ce cri n'exprimait guère qu'une vague aspiration à une république qui ne devait pas seulement abolir la forme monarchique de la domination de classe, mais la domination de classe elle-même. La Commune fut la forme positive de cette république. »⁴⁰

Outre la conclusion d'un cycle historique et d'une réflexion philosophique sur la question de la forme de l'État, qu'il faudrait étudier en lien avec les œuvres sur la Seconde République, le principal apport de la Commune à la pensée de Marx sur l'État réside dans la phrase suivante : « la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre tel quel l'appareil d'État et de le faire fonctionner pour son propre compte »⁴¹. La Commune descille Marx sur la nature de l'État, qui n'est pas un instrument neutre de transformation des structures de propriété, mais bien un appareil idéologique au service de la classe qui est au pouvoir.

Dès lors, pour prétendre construire le socialisme, il importe de commencer par détruire tout ce qui, dans l'État, favorise l'ancienne classe dominante, comme la bourgeoisie l'avait fait avec le système féodal en 1789. Selon Marx, l'État bourgeois est caractérisé d'une part par la centralisation et d'autre part par son caractère d'asservissement social, sa vocation répressive qui se fait de plus en plus claire à mesure que la lutte des classes se fait plus forte. La Commune a l'intelligence d'agir immédiatement contre les structures bourgeoises de l'État en supprimant la police et l'armée (fondements matériels du pouvoir bourgeois) et en proclamant la séparation des Églises et de l'État (fondement spirituel à travers l'influence des prêtres). Cette leçon est sans doute la leçon majeure que tire Marx de l'expérience communarde.

⁴⁰ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 154.

⁴¹ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 150.

Pour autant, la Commune recèle d'autres potentialités pour repenser la place de l'État dans la révolution. Elle est en effet le moment de la remise en cause de la centralisation, associée à l'essor de la bourgeoisie. Marx développe une pensée riche à cet égard, loin des clichés planificateurs auxquels on a pu réduire sa pensée. Il propose en effet un modèle fondé sur l'autonomie municipale que chaque ville aurait vocation à adopter, appuyé sur un gouvernement des producteurs. S'inspirant de projets élaborés par la Commune, il distingue clairement cette forme de tout proudhonisme ou de tout girondisme. Il s'agit de régénérer le pays et de refonder son unité sur l'autonomie municipale :

« L'unité de la nation ne devait pas être brisée, mais au contraire organisée par la Constitution communale ; elle devait devenir une réalité par la destruction du pouvoir d'État qui prétendait être l'incarnation de cette unité, mais voulait être indépendant de la nation même, et supérieur à elle, alors qu'il n'en était qu'une excroissance parasitaire. »⁴²

3. Établir la démocratie⁴³

La transformation de l'État par la Commune est indissociable d'un processus de démocratisation qui réalise enfin les promesses de la république : *« Elle fournissait à la république la base d'institutions réellement démocratiques »⁴⁴*. Cette démocratisation permet à Marx d'observer ce à quoi peut ressembler la prise de pouvoir de la classe ouvrière, question qu'il n'avait jamais examiné en profondeur. On peut sans doute distinguer deux grands traits distinctifs dans les modifications apportées à l'organisation du pouvoir et qui vont dans le sens d'une véritable démocratie : émancipation et implication.

Nous avons déjà distingué quelques traits de l'émancipation, notamment avec la suppression de l'armée et de la police. Plus largement, cette émancipation passe par la *« restitu[ti]on au corps social [de] toutes les forces jusqu'alors absorbées par l'État parasite qui se nourrit sur la société et en paralyse le mouvement »⁴⁵*. L'État bourgeois est un État qui se fonde de plus en plus sur la répression et la coercition, ainsi que sur l'accaparement au

⁴² *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 157. Précisons à ce sujet qu'on pourrait sans doute établir de nombreux liens entre ce modèle et le mouvement fédéraliste et cantonaliste espagnol de la même époque.

⁴³ Sur ce point, nous renvoyons également à l'article d'Isabelle Garo cité *supra*.

⁴⁴ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 159.

⁴⁵ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 158.

profit de la bourgeoisie de fonctions publiques qui doivent normalement être assumées par le peuple.

Mais l'émancipation est aussi spirituelle. La séparation des Églises et de l'État, déjà abordée, vise à priver les prêtres de leur emprise sur l'espace public et la société. Parallèlement, l'établissement d'un système d'éducation public et gratuit garantit l'accès au savoir du plus grand nombre et libère le savoir lui-même du contrôle de classe de la bourgeoisie via le clergé. La transformation de la société en société véritablement démocratique est donc étroitement associée à l'idée d'un processus de libération et de prise de conscience politique de la part de l'individu.

Surtout, la Commune inspire Marx par les mesures qu'elle prend dans le but d'impliquer les citoyens à la vie publique. La première, c'est bien sûr l'établissement d'un suffrage universel réel. Le fait que la France ait adopté ce mode de scrutin (exclusivement masculin) dès 1848 ne trompe pas Marx sur la réalité des conditions du vote dans le pays :

« Au lieu de décider une fois tous les trois ou six ans quel membre de la classe dirigeante devait « représenter » et fouler aux pieds le peuple au Parlement, le suffrage universel devait servir au peuple constitué en communes, comme le suffrage individuel sert à tout autre employeur en quête d'ouvriers, de contrôleurs et de comptables pour son affaire. »⁴⁶

La mesure la plus importante, c'est la suppression du fonctionnarisme d'État, y compris en ce qui concerne les juges. Les fonctionnaires sont alors tous élus, responsables devant leurs électeurs et révocables. Par ailleurs, tous les fonctionnaires, jusqu'aux membres les plus éminents de la Commune, se voient verser un salaire d'ouvrier. Le but est que la fonction publique ne soit plus accaparée par des individus à la recherche de places et de prébendes, mais par des hommes proches de leurs électeurs et qui se sentent liés à eux. D'ailleurs, dans le projet d'organisation communale pour la France entière qu'élabore la Commune, il est prévu l'établissement du mandat impératif en lieu et place du mandat représentatif, pour renforcer la démocratie directe.

À lire Marx, on constate que le modèle proposé par la Commune le séduit et que la question de la démocratie et de la démocratisation prend une place décisive dans son œuvre précisément parce que l'attention aux formes politiques que nous avons examinée plus haut le conduit à se rendre compte que le système n'est pas fondée que sur l'exploitation économique

⁴⁶ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 157.

mais aussi sur une mystification politique qui vise à cacher aux individus les véritables enjeux de la vie en société.

La Commune est par conséquent un moment clé dans la pensée marxienne. Laboratoire de vérification d'un certain nombre de ses théories, elle est là encore le chaudron de sorcière où s'élaborent de nouvelles formes politiques et donne l'occasion à Marx de repenser la question décisive de l'État et de la démocratie dans le processus révolutionnaire. Si la Commune connaît un échec rapide, son influence et ses échos postérieurs conduisent peu à peu à une réorganisation générale du champ du mouvement social, dans lequel Marx prend une place de plus en plus prééminente.

III. Marx, la Commune et l'Internationale : une réorganisation du mouvement ouvrier

1. Marx, soutien des communards

Pour comprendre en quoi la Commune a représenté une rupture majeure au sein du mouvement ouvrier international, il faut accepter de sortir des textes théoriques de Marx et d'Engels pour observer leur attitude pendant et après la Commune en tant qu'individus. Cela conduit à réenvisager la place de la Commune dans la vie de Marx et tisse des liens entre le théoricien et l'événement que le lecteur de la seule *Guerre civile en France* aurait manqué. Marx n'est pas seulement l'observateur froid et distant d'un événement outre-Manche, c'est aussi un acteur d'une histoire qui est en train de se faire et qu'il participe à façonner ; il est lui aussi dans le chaudron de sorcière de l'histoire.

Dès les premiers jours de la Commune, Marx s'intéresse à ce qui se passe dans la capitale française, sa correspondance en atteste. Il écrit à plusieurs de ses amis pour échanger impressions et pronostics sur ce mouvement dont il sent assez vite les limites en termes de survie mais qu'il n'hésite pas à désigner à Kugelmann le 17 avril comme « *la conquête d'un nouveau point de départ d'une importance universelle historique* »⁴⁷. Responsable assez important de l'Internationale, il participe au cours des deux mois que vit la Commune à plusieurs réunions du Conseil Général de l'AIT pendant lesquelles Engels ou lui réalisent un point d'information sur la situation, ceci avant qu'il se voie confier la rédaction de l'adresse de l'AIT qui devient la *Guerre civile en France*. Rien jusque-là qui aille au-delà de l'envolée lyrique qui conclut l'adresse :

⁴⁷ Lettre de Marx à Kugelmann, le 17 avril 1871 in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 256.

« Le Paris ouvrier, avec sa Commune, sera célébré à jamais comme le glorieux fourrier d'une société nouvelle. Le souvenir de ses martyrs est conservé pieusement dans le grand cœur de la classe ouvrière. Ses exterminateurs, l'histoire les a déjà cloués à un pilori éternel, et toutes les prières de leurs prêtres n'arriveront pas à les en libérer. »⁴⁸

Pourtant, Marx est loin de s'en tenir là et joue un rôle actif pendant la Commune, et surtout après. Pendant, il est en contact avec un certain nombre de membres de l'Internationale présents à Paris, notamment Auguste Serrailier⁴⁹, membre de l'Internationale envoyé à Paris à la fin 1870 pour y raviver la section française de l'Internationale. Il participe à l'insurrection parisienne et est même élu membre de la Commune pour le II^e arrondissement le 16 avril. Membre de la minorité, il s'oppose à la création du Comité de Salut Public. Après la Semaine Sanglante, il parvient à gagner Londres où il poursuit ses activités au sein de l'Internationale. Tout laisse à penser qu'il est à l'origine d'une bonne partie des renseignements dont Marx et Engels disposent pendant les événements puisqu'ils font régulièrement allusion à lui dans leurs comptes-rendus au Conseil Général. Le procès-verbal de la réunion du 21 mars commence ainsi : *« Le citoyen Engels décrit la situation à Paris. Il dit que les lettres reçues de Paris cette semaine et déjà citées par Serrailier, ont expliqué ce qui était incompréhensible auparavant »⁵⁰*

Marx ne ménage pas sa peine pour aider la Commune et la citation d'une lettre qu'il fait parvenir le 13 mai 1871 à deux membres de l'Internationale présents eux aussi à Paris, Léo Frankel et Eugène Varlin, laissent peu de doutes quant à son engagement en faveur de la Commune ainsi que sur la façon dont il essaye de se rendre utile :

*« Chers citoyens Frankel et Varlin,
J'ai eu des entrevues avec le porteur.
Ne serait-il pas utile de mettre en lieu sûr les papiers compromettants pour les canailles de Versailles ? Une telle précaution ne peut jamais être nuisible.
On m'a écrit de Bordeaux que quatre Internationaux ont été élus aux dernières élections municipales. Les provinces commencent à fermenter. Malheureusement leur action est localisée et « pacifique ».*

⁴⁸ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 188-189.

⁴⁹ On trouvera sa biographie dans MAITRON, Jean. *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français. 1864-1871.* Paris : Editions ouvrières, 1971. t. 9, p. 122.

⁵⁰ *Exposé sur la révolution du 18 mars 1871 à la réunion du Conseil général du 21 mars 1871* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 249.

J'ai écrit plusieurs centaines de lettres pour exposer et défendre votre cause à tous les coins du monde où nous avons des branches . La classe ouvrière était du reste pour la Commune dès son origine.

Même les journaux bourgeois de l'Angleterre sont revenus de leur première réaction de férocité. Je réussis à y glisser de temps en temps des paragraphes favorables. »⁵¹

Mais c'est surtout après la Commune que Marx se singularise dans son soutien aux communards en exil. Il les accueille, les oriente, leur cherche du travail, admet les blanquistes et divers autres communards au sein de l'Internationale, prend la peine de répondre systématiquement à tous les journaux anglais attaquant la Commune, bref, il ne ménage pas sa peine. Jenny Marx, sa femme, en témoigne dans une lettre à Kugelmann⁵² qui montre combien Marx s'engage pour les communards dont les conditions de vie à Londres sont déplorable, mais plus largement que le mouvement ouvrier engagé dans l'Internationale se sent solidaires des proscrits de Paris.

2. L'Internationale et la Commune : des rapports complexes

Bien avant l'adresse de Marx et le soutien de l'Internationale aux communards en exil, l'AIT et la Commune ont eu des liens multiples. Sans reprendre les éléments déjà avancés, il suffit de rappeler qu'au sein du Conseil de la Commune élu le 26 mars 1871, on compte entre 35 et 41 membres de l'AIT. Pour autant, la minorité internationaliste, comme on l'appelle, est moins nombreuses et compte entre quinze et vingt membres. Quoi qu'il en soit, le soutien de l'AIT apparaît évident.

Par un raccourci discutable, les autorités françaises, au lendemain de la Commune, attribuent la révolution parisienne à l'AIT. Une campagne de presse se déclenche en France et dans toute l'Europe contre l'association. Parallèlement, une réaction des gouvernements européens se met en place suite à deux circulaires de Jules Favre aux diplomates français appelant les autorités européennes à la répression. La circulaire de Jules Favre contenait en fait deux demandes, qui montre le rapprochement effectué entre Commune et Internationale. D'une part, Favre demandait l'extradition vers la France de tous les communards réfugiés à l'étranger comme criminels de droit commun – manière habile de rendre caduc le droit d'asile qui protégeait traditionnellement les réfugiés politiques. D'autre part, il réclamait une réponse

⁵¹ MARX, Karl. *La Guerre civile en France... op. cit.* p. 99.

⁵² Lettre de Jenny Marx à Kugelmann le 21 décembre 1871 in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 268-269.

concertée des gouvernants européens à l'agression de l'Internationale contre la civilisation – agression concrétisée par la Commune.

Dans une réponse au *Times* du 13 juin 1871, l'AIT résume les propos de Jules Favre d'une façon lapidaire : « *Le 6 juin 1871, M. Jules Favre a lancé une circulaire à toutes les puissances européennes, les appelant à une chasse à mort contre l'Association internationale des travailleurs* »⁵³. Ses tentatives, dans la suite de l'article pour montrer que Commune et AIT sont deux choses bien différentes n'y font rien et la lutte s'engage contre le mouvement.

La lettre de Jenny Marx citée *supra* nous illustre les effets provoqués par cette défiance dans la vie des communards exilés à Londres. Plus largement, toute l'Europe est touchée. Un rapport présenté par le Conseil Général de l'AIT et rédigé par Marx est présenté au Congrès de la Haye le 19 juillet 1872⁵⁴. Ce précieux document expose la situation de l'AIT vis-à-vis des autorités des différents pays européens et le caractère généralisé de la répression. Partout, les membres de l'Internationale sont poursuivis. Deux exceptions se détachent : la Suisse d'une part où le mouvement international est très fort et empêche l'extradition des nombreux communards présents sur le sol helvète ; l'Angleterre dont la tradition d'accueil des réfugiés politiques quels qu'ils soient est maintenue par Gladstone, ainsi que la liberté d'expression, même si Marx précise qu'il n'en est pas de même en Irlande, loin s'en faut. Plus encore, la presse participe à ce déchaînement en versant des tombereaux d'injures et de mensonges contre l'Internationale.

Pourtant, affirme Marx, celle-ci continue de se développer et de s'étendre, et ce en partie grâce à la Commune, qui lui a donné une impulsion décisive :

« Si l'on veut se faire une idée de ce qu'était la classe ouvrière avant la fondation de l'Internationale et de ce qu'elle est devenue depuis, il faut se reporter à la période de 1848. Il fallut des années à la classe ouvrière elle-même pour reconnaître dans les combattants de Juin son avant-garde. La Commune de Paris a été aussitôt acclamée par le prolétariat du monde entier.

Citoyens, aujourd'hui même, les représentants couronnés du vieux monde se réunissent à Berlin dans le but de forger de nouveaux fers, de préparer de nouvelles guerres... Vous, les délégués de la classe ouvrière, vous êtes en ce moment assemblés pour donner une organisation plus militante à une Société qui veut émanciper le travail, éteindre les haines nationales.

*Vive l'Association Internationale des Travailleurs ! »*⁵⁵

⁵³ MARX, Karl. *La Guerre civile en France... op. cit.* p. 79.

⁵⁴ MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Marx, Engels et la Troisième République... op. cit.* p. 48-58.

⁵⁵ *Ibid.* p. 57-58.

On se trouve en fait face à une dialectique entre Commune et Internationale. Si l'existence de l'Internationale a permis le soutien à la Commune par le prolétariat du monde entier, la résonance de celle-ci a, par contrecoup, conduit à un développement accru de l'AIT. Engels le signale d'ailleurs dans une lettre à Bebel en 1873 : « *Prenez, par exemple, l'Internationale : après la Commune, elle connut un succès immense. Les bourgeois, comme frappés par la foudre, la croyaient toute-puissante. La grande masses de ses membres crut que cela durerait toujours* »⁵⁶.

On commence à distinguer pourquoi la Commune est une rupture dans l'histoire du mouvement ouvrier. D'une part, elle se produit alors que l'Internationale déjà structurée est apte à lui donner une résonance internationale que n'avaient pas eu les Journées de Juin en 1848 par exemple. D'autre part, son retentissement et l'association, à tort ou à raison, que font les opinions publiques entre elle et l'Internationale, provoquent un formidable mouvement d'adhésion en faveur de cette Association. L'AIT devient un acteur incontournable du champ politique du mouvement ouvrier, d'autant plus réprimé qu'il est plus craint. Mais poursuivons la lecture de la lettre d'Engels à Bebel :

*« Nous savions fort bien que la bulle devait crever. Toute la racaille s'accrochait à nous. Les sectaires qui s'y trouvaient, s'épanouirent, abusèrent de l'Internationale dans l'espoir qu'on leur passerait les pires bêtises et bassesses. Mais nous ne l'avons pas supporté. Sachant fort bien que la bulle crèverait tout de même, il ne s'agissait pas pour nous de différer la catastrophe, mais de nous préoccuper de ce que l'Internationale demeure pure et attachée à ses principes sans les falsifier, jusqu'à son terme. La bulle creva au congrès de la Haye. »*⁵⁷

3. Vers la marxisation du mouvement ouvrier ?

Que s'est-il passé au Congrès de la Haye ? Pourquoi, un an après la Commune, et alors que les signes d'un essor de l'Internationale sont indéniables, le mouvement éclate-t-il ? Le congrès de la Haye marque la scission de l'Internationale avec l'expulsion des bakouninistes, c'est-à-dire des anarchistes. Cette scission me semble une conséquence directe de l'influence de Marx dans le mouvement ouvrier à la suite de la Commune.

Il faut commencer par comprendre, et Michel Cordillot le montre particulièrement bien dans son recueil d'articles, que Marx est un quasi-inconnu hors de l'Angleterre avant la

⁵⁶ Lettre d'Engels à Bebel le 20 juillet 1873 in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 272.

⁵⁷ *Ibid.*

Commune. Celui dont on pourrait penser avec un regard rétrospectif qu'il est désormais mondialement connu, surtout depuis la publication du *Capital* quelques années plus tôt, n'est en fait, au moment de l'éclatement de la guerre franco-prussienne, qu'un responsable de l'AIT.

Ce n'est pas rien certes, mais ce n'est pas grand-chose quand on pense que le mouvement ouvrier est encore dominé par les Français, héros de 1793 et de 1848 et pourvoyeurs de théoriciens du socialisme fort nombreux. Au sein même de l'AIT, la tendance marxiste est contestée depuis l'apparition du mouvement par les proudhoniens, cependant que l'arrivée en 1868 de Bakounine et de ses amis fragilise encore la position de Marx au sein de l'AIT⁵⁸. Qu'on se souvienne de Marx souhaitant dans sa lettre à Engels au début du conflit franco-prussien que les Français reçoivent une volée et que le centre du mouvement ouvrier se déplace vers l'Allemagne. Le but n'est pas seulement de convertir les Français à l'internationalisme. Il est aussi idéologique : « *Son poids accru [du prolétariat allemand] sur la scène mondiale signifiera aussi que notre théorie l'aura emporté sur celle de Proudhon* »⁵⁹.

Avec la Commune, et avec les trois adresses que nous avons abondamment étudiées au cours de cette recherche, Marx connaît un saut de popularité absolument décisif. Qu'on en juge avec ce portrait que dresse de lui R. Lander, journaliste du *World* de New-York, venu l'interviewer à Londres le 3 juillet 1871 :

« *Oui, je suis en tête à tête avec la Révolution faite homme, avec le vrai fondateur et le guide spirituel de la Société Internationale, avec l'auteur d'une Adresse dans laquelle le capital reçoit un avertissement : s'il fait la guerre au travail, il devra s'attendre à voir sa maison s'écrouler en flammes sur sa tête. En un mot, je me trouvais en compagnie de l'apologiste de la Commune de Paris.* »⁶⁰

Marx en profite alors pour abattre ses cartes. Il tient son rôle, et qu'on ne voie pas de machiavélisme dans ce mot, et reste le défenseur invétéré de la révolution de Paris. Mais maintenant que les événements sont passés, maintenant que dans son adresse il a déclaré que « *le souvenir de ses martyrs [de la Commune] est conservé pieusement dans le grand cœur de la classe ouvrière* »⁶¹, ce qu'il pense à n'en pas douter, il peut avancer ses pions et faire triompher ses idées au sein du mouvement ouvrier.

⁵⁸ Au congrès de Bâle en 1869, les motions « marxistes » ne représentent que 31% des voix.

⁵⁹ Lettre de Marx à Engels le 20 juillet 1870 in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 218.

⁶⁰ RUBEL, Maximilien. « Deux interviews... », *op. cit.* p. 8.

⁶¹ *La guerre civile en France* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 188-189.

Cela passe d'abord par la critique, tue jusque-là, d'un certain nombre d'actes de la Commune. Dans une lettre à Edward Spencer Beesly de juin 1871, il déplore ainsi : « *Quant à la Commune, que n'a-t-elle écouté mes avertissements !* ». Et de passer en revue tout ce que la Commune aurait dû faire et n'a pas fait. Plus encore, il n'hésite pas à critiquer publiquement ceux des hommes de la Commune qui n'ont pas voulu suivre ses orientations comme dans cette interview réalisée pour le *New-York Herald* le 30 juillet 1871 dans laquelle il qualifie Félix Pyat, membre de la Commission exécutive puis du Comité de Salut Public, de « *grand bluffeur, et un froussard plus grand encore* »⁶² et Victor Hugo, qui prônait la conciliation entre Versailles et la Commune tout en se montrant plutôt favorable à la Commune, de « *grand poète, mais un de ces hommes toujours prêts à épouser n'importe quelle cause, pourvu qu'elle flatte leur fantaisie. On ne peut pas compter dessus.* »⁶³

Marx entame alors une marxisation du mouvement ouvrier qui passe notamment par l'éviction des anarchistes de l'AIT au moment du congrès de la Haye en 1872, ce que lui permet sa notoriété nouvelle. Il ne faut pas avoir de Marx une vision cynique à ce point de l'histoire. Persuadé qu'il possède la seule interprétation correcte de ce que doit être une révolution, il profite du fait qu'il est mieux placé après la Commune dans le champ du mouvement ouvrier pour faire prévaloir ses idées et convertir ce mouvement au marxisme. Et cette conversion passe, entre autres, par le fait d'exclure les anarchistes de ce mouvement, quand bien même cela devrait mener à sa disparition⁶⁴.

Il en va de même pour les blanquistes qui, après un bref passage par l'Internationale, décident de s'en séparer pour publier leur propre programme qu'Engels n'hésite pas à détruire méthodiquement en 1874⁶⁵. On comprend dès lors combien la Commune a été un moment décisif dans l'histoire du mouvement ouvrier, en cela qu'elle s'est inscrite dans des liens complexes mais étroits avec l'Internationale et que Karl Marx, au sein de cette Internationale, a su tirer son épingle du jeu par ses Adresses, et annexer l'interprétation de la Commune à sa théorie du socialisme, ce qui a débouché sur une marxisation progressive mais inéluctable du mouvement social. Comme le résume Engels à la fin de sa lettre à Bebel déjà citée :

« Au reste, le vieil Hegel a déjà dit: un parti éprouve qu'il vaincra, en ce qu'il se divise et supporte une scission. Le mouvement du prolétariat passe nécessairement

⁶² RUBEL, Maximilien. « Deux interviews... », *op. cit.* p. 20.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ On renverra ici au texte de Marx et Engels « Les prétendues scissions dans l'Internationale » rédigé au début de 1872 et qui illustre parfaitement le propos de cette troisième partie dans son ensemble.

⁶⁵ *Le programme des réfugiés blanquistes de la Commune* in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 274-285. Le texte est originellement publié dans *Der Volksstaat* du 26 juin 1874.

par divers stades de développement. À chaque stade, une partie des gens reste accrochée, ne réussissant pas à passer le cap. Ne serait-ce que pour cette raison, on voit que la prétendue solidarité du prolétariat se réalise en pratique par les groupements les plus divers de parti, qui se combattent à mort, comme les sectes chrétiennes dans l'Empire romain, et ce en subissant tous les pires persécutions... »⁶⁶

Au terme de cette plongée dans le chaudron de sorcière de l'histoire, il apparaît que la Commune constitue un tournant décisif à la fois dans la vie de Marx, dans sa pensée et dans l'histoire du mouvement ouvrier. Selon une métaphore filée qu'il affectionne particulièrement, la guerre civile est pour Marx le moment du dévoilement de l'histoire et de ses rouages, et son analyse des événements de 1870-1871 lui donne apparemment raison.

Dès la guerre franco-prussienne, l'auteur des *Luttes de classes* et du *Dix-Huit Brumaire* sent qu'un tournant est en train de se produire. Non seulement l'achèvement de l'unité allemande doit permettre la création d'un mouvement prolétaire puissant dans le pays, mais le chute du régime impérial en France est propice à créer une situation révolutionnaire. Cela d'autant plus que la bourgeoisie, se voyant obligée de choisir entre sa classe et sa patrie, décide de trahir et de s'allier à Bismarck, ce qui déclenche presque automatiquement une révolution prolétarienne. Marx pressent déjà les liens forts existants entre révolution, guerre nationale et guerre civile.

Le tournant est en effet théorique par bien des aspects. Si la Commune confirme à Marx un certain nombre d'analyses qu'il avait proposées concernant les buts et la menée d'un mouvement révolutionnaire de classe, la révolution parisienne le conduit à repenser très profondément le lien entre État et régime de propriété pour en arriver à la conclusion que pour supprimer la propriété capitaliste, il faut déjà modifier les structures étatiques qui la garantissent. De la même façon, la question de la démocratie en révolution est observée *in situ* par Marx qui en tire de nombreux enseignements.

Enfin, un tournant s'opère dans les rapports de force du mouvement ouvrier. Marx, en se posant en héraut de la geste parisienne et représentant d'une Internationale étroitement liée à la Commune dans ces années, ce qui lui imprime une impulsion extrêmement forte, parvient à une notoriété et une importance qui lui permettent d'évincer ses adversaires anarchistes de l'Internationale et d'entamer une « marxisation » du mouvement ouvrier.

⁶⁶ Lettre d'Engels à Bebel le 20 juillet 1873 in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 274.

Dès le 17 avril 1871, Marx écrivait à Kugelmann : « Grâce à la lutte des Parisiens, la bataille de la classe ouvrière contre la classe et l'État capitalistes est entrée dans une phase nouvelle. Quelle qu'en soit l'issue, c'est la conquête d'un nouveau point de départ d'une importance historique universelle »⁶⁷. Il semble qu'il avait raison.

Alexandre Dupont

⁶⁷ Lettre de Marx à Kugelmann, le 17 avril 1871 in MARX, Karl et ENGELS, Friedrich. *Inventer l'inconnu... op. cit.* p. 256.